

# *Libretto*



A. MORAVIA, T. LANDOLFI,  
A. PALAZZESCHI, A. BALDINI,  
N. LISI, C. ZAVATTINI,  
E. MOROVICH, M. BONTEMPELLI

# ITALIA MAGICA

Traduit de l'italien par  
HÉLÈNE BREULEUX

Nouvelles choisies, présentées et postfacées par  
GIANFRANCO CONTINI

*Libretto*

### Titres originaux des textes

- A. Moravia *Il Coccodrillo* (Bompiani, Milano, 1960).  
T. Landolfi *Settimana di sole, Mani, Il Dente di cera* (Rizzoli, Milano, 1975).  
*Nozze di nozze, Il Racconto del lupo mannaro, Il Racconto della Piattola* (Rizzoli, Milano, 1976).  
A. Palazzeschi *Il Gobbo, La Bomba, Il Dono, Il Punto nero* (Mondadori, Milano, 1957).  
A. Baldini *Stelladoro* (Mondadori, Milano, 1941).  
N. Lisi *La Gamba della Namur, La Vacca acquatica, La Venere Luisa, La Bambola* (Vallechi, Firenze, 1968).  
C. Zavattini *Al Caffè, Racconto di Natale, Dal medico, Ballo a A...* (Bompiani, Milano, 1974).  
E. Morovich *Il Cartoccio dei funghi, Il Gatto e gli stivali, Gli Spettri sulla corda, La Morta in pantofole, Arianna e un cuore* (Sellerio, Palermo, 1988).  
M. Bontempelli *Nitta* (Mondadori, Milano, 1953).

Titre original  
*Italia magica*

© Einaudi, 1988, y compris la préface, les notices  
et la postface de Gianfranco Contini.

© Éditions Phébus, Paris, 1991, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-299-7

## PRÉFACE À L'ÉDITION ITALIENNE

On a l'habitude d'attribuer aux brumes du Septentrion et aux mirages de l'Orient le monopole de la sensibilité magique en littérature. Au pays de l'intelligence, le surréalisme fut une tentative de libérer l'intellect par des moyens avant tout intellectuels (et les surréalistes savaient tout de la première manière de Giorgio De Chirico).

Au cœur de l'Occident, où l'on ne peut échapper à la lucidité du contrôle, une autre solution est possible lorsque l'on passe du lyrique au narratif : isoler l'exception grâce aux filtres de l'ironie. Il existe des variantes, du reste fort éloignées les unes des autres ; ce sont celles des fantaisistes et des naïfs qu'accueille cette anthologie. Celle-ci dévoile dans l'incroyable richesse de la littérature italienne moderne une perspective inhabituelle. Ces écrivains semblent renouer en quelque manière avec la veine magique qui parcourt toute l'Italie de la Renaissance, et dont on peut encore apercevoir des traces dans tant de paysages, de Ferrare à Vicence : que l'on songe un peu à la poésie d'un Burchiello et aux conteurs toscans des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, issus de la même Toscane qui donna naissance à Piero di Cosimo. Voici du magique sans magie, du surréel sans surréalisme (quand bien même quelques-uns de ces auteurs, comme Landolfi par exemple, en avaient poussé fort avant l'expérience). Ajoutons que les

ITALIA MAGICA

textes ici rassemblés, si proches soient-ils du simple parler, ont *en eux assez de vertus pour offrir à leur lecteur un plaisir de haut vol.*

GIANFRANCO CONTINI

## ALBERTO MORAVIA

Né à Rome fin 1907, de son vrai nom Alberto Pincherle, d'origine juive. Sans doute le plus grand écrivain de sa génération, d'ailleurs le seul qui à l'étranger ait été reconnu comme il le méritait dès son premier livre d'adolescent, *Gli Indifferenti*. Ce roman de la veulerie contemporaine, irrité autant que désabusé, a été suivi d'une série d'autres romans et de recueils de contes d'une valeur très inégale, *La Bella Vita*, *Le Ambizioni sbagliate*, *L'Imbroglia*, *La Mascherata*, *L'Amante infelice* (ces deux derniers sont probablement ses chefs-d'œuvre), *Agostino*, *Due cortigiane*, mais ces productions n'ont pas assez effacé le grief de simplisme que paraissait imposer la première lecture : intérêt dominant du document psychologique, parfois sadique (sadisme qui serait plutôt le défaut de la cuirasse). Le public n'a pas été sensible au goût très «Arioste» de l'aventure, déjouant (car Moravia demeure un moraliste) les calculs humains, et ceci en rapport avec une problématique angoissante de la liberté ; on n'a pas suivi d'assez près la perfection accrue du style, digne de la plus grande tradition du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment dans les rapides et mordants paysages qui coupent la narration. Mais ce qu'il importe de remarquer ici, c'est l'isolement de la veine humoriste, loufoque et fabuleuse, qu'engendre naturellement une parodie sarcastique des mœurs bourgeoises. «Il Coccodrillo», dans le volume intitulé *I Sogni del pigro*, en fut le premier symptôme,

et les lecteurs attentifs n'ont pas été surpris de la retrouver naguère, étendue et presque systématique, toujours mue par une satire amère, violente et enjouée, dans les nouvelles de *L'Epidemia*, qui ont fait évoquer le nom de Swift. Moravia a également écrit un essai sur communisme et christianisme, *La Speranza*.

*Note de l'éditeur :*

Moravia est mort en 1990. Les œuvres traduites de lui sont nombreuses et bien connues. Citons :

*La Désobéissance*, Denoël, 1949, Folio-Gallimard, 1973.

*Le Quadrille des masques*, Gallimard, 1950.

*Agostino*, Flammarion, 1952, GF n° 396.

*Le Mépris*, Flammarion, 1955 ;

*Les Indifférents*, Flammarion, 1959, J'ai lu, 1967.

*L'Ennui*, Flammarion, 1961, GF n° 451.

*Moi et lui*, Flammarion, 1971, Folio-Gallimard, 1974.

*Le roi est nu*, Stock, 1979.

*Les Ambitions déçues*, Presses Pocket, 1982.

*La Chose*, Flammarion, 1985.

*Vita di Moravia, Entretiens avec Alain Elkann*, Christian Bourgois, 1991.

## LE CROCODILE

À cinq heures Mme Curto mit son chapeau et sortit pour aller rendre visite à Mme Longo.

Mme Longo, dont le mari était directeur de banque, habitait le rez-de-chaussée d'un petit palais, vétuste mais aristocratique, situé dans un quartier naguère élégant, aujourd'hui quelque peu discrédité. Cette visite revêtait aux yeux de Mme Curto, du fait que son mari travaillait sous les ordres de M. Longo, une certaine importance; à cela s'ajoutait le sentiment d'une condition inférieure, et de beaucoup, à celle de Mme Longo, et l'humiliation d'avoir à se contenter d'un petit appartement modeste dans une grande maison de la banlieue. Et puis, c'était la première fois que Mme Longo l'invitait à venir la voir, bien qu'elles se connussent depuis presque une année.

Mme Curto ressemblait étrangement à une poule, à la fois mystérieuse et affairée, dont la principale occupation consiste à gratter le sol avant de pondre son œuf. Petite et sautillante, elle possédait un visage olivâtre, des yeux ronds, noirs, très rapprochés et un nez pointu. Mme Longo, au contraire, était une grande femme blonde affligée d'un léger strabisme; outre cela, théâtrale, orgueilleuse, suave, affectée et très digne. Mme Curto avait cinq enfants, encore en bas âge, et ne savait guère parler d'autre chose. Mme Longo n'avait pas d'enfants. En revanche, elle s'intéressait au théâtre, protégeait les

musiciens, peignait à l'aquarelle et disait des vers. Mme Curto s'habillait de préférence de couleurs sombres, se chaussait de grands souliers semblables à des savates et se coiffait de chapeaux compliqués à la forme incertaine, mais surabondamment garnis de voiles et de paillettes. Mme Longo, toujours en tenue du soir, choisissait en général des teintes mauves ou vertes. Pour Mme Curto qui arrivait droit de la province où elle était née, ces traits si dissemblables contribuaient à faire de Mme Longo une sorte de symbole personnifiant toutes les élégances de la grande ville ; elle l'impressionnait vivement ; son salon lui paraissait plus sacré qu'un temple et plus mystérieux que la grotte d'un oracle ; cela justifiait les battements de cœur que provoquait la perspective de cette visite.

Cette timidité et cet embarras imprégnés d'admiration n'empêchaient nullement Mme Curto d'établir un plan bien défini en ce qui concernait l'entrevue future et elle était fermement résolue à ouvrir les yeux pour bien fixer dans sa mémoire tout ce que ferait et dirait Mme Longo ; elle ne laisserait échapper aucun détail et tout ce qui lui paraissait digne d'attention serait retenu et classé, l'élégance de la personne autant que celle des objets ornant son salon. Rien ne passerait inaperçu. Nous savons que Mme Curto était une provinciale ; ajoutons à cela ses humbles origines et son éducation sommaire. Une douloureuse incertitude quant aux règles de la bienséance naissait de cette condition inférieure et pourtant Dieu sait si ces règles étaient nécessaires à l'épouse d'un employé de banque désireux de faire carrière ! Devait-on, par exemple, tendre la main à un homme ou attendre qu'il vous la tende ? Se moucher en se détournant, ou en gardant une position normale ? Fumer ou ne pas fumer ? Croiser les jambes ? Enlever ses gants ? Se lever pour saluer les visites qui entraient ? Tremper son biscuit dans le thé ? Et, pour élargir les notions d'élégance et de savoir-vivre, comment servait-on le thé ? Avec de

la pâtisserie ou simplement avec des biscuits secs? Comment meublait-on sa maison? Quel genre de rideaux mettait-on aux fenêtres du salon et à celles de la salle à manger? Comment la domestique devait-elle être vêtue? Que portait-on soi-même pour recevoir ses amis à cinq heures? Etc. Mme Curto espérait que durant cette visite l'hôtesse lui fournirait par sa seule présence la réponse muette à toutes ces questions et qu'ainsi ces problèmes angoissants seraient enfin résolus.

Un autre espoir surgissait dans le cœur de Mme Curto; cette visite pouvait être l'aboutissement immédiat de toutes ses ambitions jusqu'alors refoulées pour peu que Mme Longo eût invité ce jour-là une ou deux de ses amies mondaines comme elle. Il est vrai que ce n'était pas vendredi, son jour officiel de réception, mais rien ne l'empêchait d'avoir prié à son thé, en l'honneur de Mme Curto, quelques-unes de ces dames connues dans le monde de la banque: Mme Sgroi, par exemple, Mme Pedullo, Mme Boffe. Si ces dames qui toutes avaient leur jour de réception étaient présentes, Mme Curto aurait gagné assez d'assurance pour lancer quelques invitations. Ainsi, d'invitation en invitation...

Cette joie lui fut refusée. Mme Longo la reçut dans un petit salon à demi obscur dont les murs tendus de tapis étaient garnis d'armes; de jolis petits meubles ajourés, orientaux sans doute, se dit Mme Curto, donnaient une note originale à la pièce. Le grand salon où avaient lieu les fameuses réceptions était fermé, tous stores baissés. On l'entrevoyait à travers la double porte vitrée. La maîtresse de céans parut, vêtue de rouge foncé, une rose artificielle piquée dans son large décolleté. Mme Curto la trouva aimable, condescendante, un peu distante. Elles s'assirent en face l'une de l'autre sur le bord du canapé dans la lumière tamisée d'une lampe qui, elle aussi, semblait être d'origine orientale; elles se mirent tout de suite à bavarder.

Exception faite de la désillusion causée par l'absence de ses amies, Mme Longo ne déçut en aucune façon la visiteuse, laquelle, tout en dégustant son thé, répondait aux demandes courtoises – bien qu'indifférentes – de son interlocutrice sur sa maison, son mari, ses enfants, sa villégiature, bref sur tous les sujets conventionnels que l'on aborde en pareilles occasions. Et pendant ce temps Mme Curto pouvait observer tout à son aise et faire son profit de mille détails de la plus grande utilité. Sous sa robe de velours cerise, Mme Longo croisait les jambes qu'elle avait fortes ; elle ne trempait pas son biscuit dans son thé mais le mordait en soulevant un peu sa lèvre ; elle évitait de se moucher (il est vrai qu'elle n'était pas enrhumée) ; de temps en temps, elle lissait de la main, avec un geste plein de langueur, ses cheveux blonds, bouffants, coiffés à l'antique ; lorsqu'elle demanda à Mme Curto si elle prenait son thé fort ou léger, elle lui posa négligemment la main sur les genoux en un mouvement confidentiel, très flatteur ; elle parlait d'une voix douce en détachant les syllabes et en serrant les dents ; lorsqu'elle portait la tasse à ses lèvres elle soulevait délicatement son petit doigt auquel brillait une grande pierre verte. Pour cracher le noyau de cerise qui se trouvait dans les chocolats, elle se couvrait la bouche de sa main. Elle offrait avec le thé des biscuits salés et sucrés, mais pas de pâtisserie ; elle fumait sans arrêt et se servait d'un long fume-cigarette grenat assorti à sa robe – c'était sans doute voulu – et rejetait la fumée par le nez ; elle se servait du mot, probablement étranger, de « cendrier » pour désigner la petite coupe où l'on déposait les cendres...

Quant à la maison, à part le mobilier ajouré que Mme Curto estimait trop exotique, mais qui convenait sans doute à une personne aussi excentrique, elle nota que les rideaux des fenêtres rouges, froncés et ne voilant que la moitié des vitres, étaient retenus dans le haut et dans le bas par des tringles de métal. Elle observa le damassé, rouge également, qui ornait

les murs, les petits cendriers fixés sur les bras des fauteuils au moyen de rubans; la poupée vêtue à la turque assise dans le coin du canapé sur un amas de coussins multicolores; la table à thé, munie de roulettes, que l'on pouvait rouler où bon vous semblait... enfin elle nota encore beaucoup de détails de moindre importance.

Parmi toutes ces nouveautés, celle qui la frappa le plus, cependant, qui lui parut la plus importante comme aussi la plus discutable, fut sans aucun doute l'apparition du crocodile. À peine furent-elles assises que l'horrible bête poussa de la tête la porte entrouverte qui donnait dans le corridor et entra tranquillement dans le salon. La première idée de Mme Curto fut d'attirer l'attention de Mme Longo sur ce fait inattendu qui n'avait d'ailleurs pas dû passer inaperçu puisque celle-ci était assise en face de la porte; elle avait certainement vu le reptile se glisser dans la pièce, d'autant plus que l'animal en deux pas titubants était venu se placer devant elle, la tête levée, et qu'il effleurait ses pieds de son museau. Mme Curto en déduisit que l'animal devait faire partie de la maison et elle aurait craint de manquer de tact en signalant à son hôtesse un fait qu'elle semblait vouloir ignorer. Elle préféra se taire et continua de boire son thé comme s'il ne s'était rien passé. En attendant, le crocodile avançait en tanguant d'un pas incertain et laborieux; il passa derrière Mme Longo, se dressa sur ses pattes postérieures et, soutenu par sa queue, posa ses pattes antérieures sur ses épaules. Mme Curto vit alors Mme Longo aider l'animal à se hisser, à accrocher ses quatre pattes à sa taille et à ses épaules, le ventre immonde bien plaqué sur son dos; elle le fit avec indifférence et naturel, tout en parlant, avec de simples petites secousses du dos, comme lorsqu'on remet sur ses épaules une fourrure abandonnée sur un dossier de chaise; ses gestes exprimaient la satisfaction et le contentement d'avoir enfin endossé un vêtement douillet qui protège contre le froid. Ensuite, s'étant

assurée que le crocodile ainsi agrippé ne retomberait pas, la belle Mme Longo se tourna aimablement vers son invitée et lui demanda si elle désirait encore une tasse de thé. Or Mme Curto s'attendait bien à être témoin de quelques extravagances de la part d'une femme notoirement connue pour ses originalités, mais cette histoire de crocodile dépassait largement les suppositions les plus audacieuses. Elle en demeura bouche bée. La question posée par Mme Longo, en l'arrachant à sa stupeur, lui fit éprouver quelque honte, son attitude n'était-elle pas trop ingénue, trop provinciale? Mme Longo se mettait sur le dos un crocodile vivant comme si c'était la chose la plus banale du monde: pourquoi faire la provinciale et s'en étonner? Rouge de confusion, elle se pencha et répondit avec vivacité qu'elle prendrait certainement encore une tasse de cet excellent thé. Pour cacher son embarras, elle ajouta quelques éloges sur ce thé, demanda à Mme Longo où elle l'achetait et la pria de lui en procurer si cela était possible.

Tout le temps que dura la visite le crocodile ne bougea plus. Il resta dressé sur son énorme queue, enlaçant de ses pattes la taille et les épaules de Mme Longo, sa tête triangulaire dépassant de beaucoup la sienne. Mme Longo se leva une ou deux fois pour servir le thé et le crocodile ne fit pas un mouvement; c'était d'autant plus étrange à contempler que la bête était grande et devait bien mesurer, de la pointe de la queue à celle du museau, trois mètres au moins, de sorte que sa tête effleurait le plafond tandis que sa queue balayait le parquet à grands coups derrière les talons de Mme Longo, laquelle, sans perdre une once de sa majesté, allait et venait dans son salon sans paraître éprouver la moindre fatigue. Le ventre du reptile, collé à son dos nu, ne semblait pas non plus lui causer le plus petit malaise. Mme Curto se renforça dans l'idée qu'il devait s'agir là d'une mode nouvelle, bizarre, dont elle n'avait pas encore entendu parler, confinée comme

elle l'était toujours dans sa grande caserne de la banlieue. En y réfléchissant, elle trouvait que cette nouveauté contenait en somme de bons principes car le crocodile, ainsi appliqué, donnait si l'on peut dire du poids à une personne aussi grande que Mme Longo ; au surplus, il protégeait son dos contre les courants d'air, ce qui n'était pas un mince avantage. D'ailleurs, ne faisait-on pas des souliers en peau de crocodile ? De la bête entière, vivante, aux souliers, il n'y avait qu'un pas. La seule difficulté, s'il en existait une, était la grosse dépense. Il n'avait pas dû être aisé de se procurer une bête de cette dimension. En outre, il fallait penser à l'entretien d'un animal dont personne n'ignorait la voracité. Mme Curto ne put s'empêcher de soupirer en songeant qu'elle-même, avec les maigres émoluments de son mari, ne pourrait pas même se permettre l'achat et l'entretien d'un gros lézard.

Mme Longo, ayant constaté qu'il n'y avait pas de citron, sonna la femme de chambre ; l'invitée, non sans quelque angoisse, attendit l'arrivée de la domestique, se demandant quelle attitude elle allait adopter en l'occurrence. Mais la jeune fille, une solide Frioulienne, dont l'étroite robe noire contenait mal les formes robustes et les membres musclés, avait elle aussi son propre crocodile collé au dos. Mme Curto dut se rendre à l'évidence : c'était bien, elle n'en pouvait douter, la toute dernière mode. Cependant elle trouvait que Mme Longo exagérait et faisait preuve de très mauvais goût en tolérant que sa domestique se parât des mêmes ornements qu'elle-même. Le crocodile de la Frioulienne, il est vrai, était beaucoup plus petit que celui de sa maîtresse et lorsqu'elle se présentait de face on ne le voyait pas ; on le découvrait seulement quand elle se tournait. Il était à peine plus long qu'un grand lézard, bien que plus large et plus massif. Un crocodile enfant sans doute. Il s'accrochait avec une certaine tendresse au dos de la jeune fille, logeant sa queue écaillée entre ses fesses et fourrant son museau pointu dans sa

nuque, sous le chignon. Un crocodile, pensa Mme Curto, qui n'était probablement plus bon à rien. Sa maîtresse, après l'avoir porté quelque temps, s'en était fatiguée et en avait fait cadeau à sa femme de chambre. Cependant ses dimensions accordées à celles du minuscule et coquet tablier attaché aux flancs vigoureux de la Frioulienne laissaient plutôt supposer que Mme Longo l'avait acheté tout exprès pour sa servante. «Prodigalité de grande dame», se dit Mme Curto avec une envie mêlée de dépit.

Lorsque la femme de chambre se fut éloignée, Mme Longo fit son éloge. Mme Curto, toutefois, tint à ne pas lui laisser ignorer qu'elle désapprouvait une trop grande indulgence envers les domestiques comme, par exemple, celle concernant ce crocodile ; cela ne nuisait-il pas au prestige des maîtres ? Elle estimait, quant à elle, qu'il ne faut pas se montrer trop large à leur égard sinon elles finissent par se monter la tête et, ce qui est pire, négligent leur travail. Et surtout, conclut-elle, en ce qui regarde les cadeaux ; là, une prudente réserve s'impose, il ne faut pas être trop généreux. Elle s'attira la réponse, aimable mais ferme, que Mme Longo avait pour habitude de traiter ses domestiques comme des membres de sa famille.

Mme Curto ne se berçait pas d'illusions ; elle savait que jamais ses moyens ne lui permettraient de faire l'acquisition d'un crocodile, surtout de pareille dimension. Elle l'observerait néanmoins attentivement de manière à pouvoir en parler plus tard à son mari et à ses amis. La bête se tenait toujours très tranquille, la tête levée vers le plafond... une tête énorme, triangulaire, qui semblait vouloir exhaler de sa gueule rouge, grande ouverte, une plainte pathétique. Sa gorge blanche, palpitante, servait de fond aux cheveux blonds, légèrement gris, de Mme Longo. On ne pouvait nier que l'effet fût charmant. Pourtant, la pression de ses grosses pattes sur les épaules et les hanches devait être, à la longue, terriblement fatigante.

On voyait fort bien les griffes cornées de ses pattes de grenouilles s'enfoncer dans les chairs molles et mûres de sa maîtresse ; il en résultait des plis étirés dans le velours grenat de la robe et cela provoquait par endroits des bourrelets de chair comprimée qui n'avaient rien de gracieux. À part les bleus et les meurtrissures, se dit Mme Curto, quel massacre à l'endroit des toilettes ! Elle se rappela cependant que durant des dizaines d'années les femmes avaient porté des corsets baleinés de fer, nuisibles à la santé, dans lesquels elles étaient sanglées à en perdre le souffle ; après tout, ne valait-il pas la peine de supporter quelques inconvénients pour suivre la mode ? La queue de l'animal, en revanche, avait une ligne du meilleur effet : hérissée d'écaillés pointues d'un vert dégradé piqué de noir, cette queue massive et triangulaire traînait négligemment sur le sol, animée de mouvements ondulatoires. La nouvelle mode prenait toute sa valeur quand Mme Longo allait et venait dans le salon. L'échine escarpée du crocodile, telle une magnifique cuirasse, doublait – faisait même davantage que doubler – l'épaisseur de son corps et l'on imaginait voir un dragon. Avec un naturel surprenant, elle arrivait à garder une ligne très moderne, riche en imprévu comme en fantaisie. Mme Curto soupçonna Mme Longo d'avoir été récemment à Paris. Elle lui posa la question. En effet, lui répondit Mme Longo, elle venait de rentrer. Mme Curto fut sûre dès lors que cette mode extraordinaire et au fond prodigieusement audacieuse ne pouvait avoir que cette ville pour berceau. « Ce n'est pas malin, se dit-elle avec un peu d'envie, d'aller chercher de nouvelles excentricités dans la capitale de la France quand on a les moyens de voyager. Non, ce n'est pas malin d'être à la page dans ces conditions. »

Mme Curto mourait d'envie d'apprendre comment Mme Longo s'y prenait quand elle sortait. À l'instar de certains chapeaux tout en hauteur, le crocodile devait être plutôt embarrassant dans les autobus, les tramways et en général

les endroits remplis par la foule, où l'on n'a guère de place. Il est vrai que Mme Longo possédait une automobile, et ne dit-on pas que ceux qui ont le bonheur de rouler en voiture peuvent se permettre bien des choses défendues aux pauvres mortels qui sortent à pied? Toutefois, même là, le crocodile doit être bien encombrant. Pour se parer d'un crocodile, il faut soit se tenir debout, soit s'asseoir sur un siège sans dossier, de façon que la bête puisse s'accrocher avec ses pattes et se soutenir de sa queue. Mais en automobile? Peut-être Mme Longo s'asseyait-elle sur le crocodile, faisant passer la large queue entre ses jambes? Mais alors, le crocodile devait suffoquer! Mme Curto conclut à part elle que sans doute Mme Longo ne devait porter la bête que chez elle, ou bien elle la laissait à la garde du chauffeur et ne la remettait sur elle qu'à sa descente de voiture. Du reste, qui songerait à prendre le tramway ou à aller au cinéma en tenue de soirée, avec un diadème, une robe décolletée et une traîne? Le crocodile ne se portait certainement que dans les très grandes occasions, à l'Opéra ou au bal. Et pourtant, on ne pourrait nier que le matin, dans les jardins ou à cheval, un crocodile de petite dimension, semblable à celui de la femme de chambre, porté avec aisance et désinvolture sur la jaquette d'un complet couleur feuille morte... cela devait avoir une certaine allure. Mme Curto ruminait ces pensées sans s'en ouvrir à Mme Longo; leur intimité n'était pas encore assez grande pour qu'elle pût lui parler de tout cela à cœur ouvert. Elle se promit, si jamais elles devenaient amies, de satisfaire sa curiosité. Et qui sait, Mme Longo, qui paraissait généreuse, pourrait peut-être l'aider à obtenir chez son fournisseur une de ces bêtes à un prix raisonnable, voire d'occasion?

Le seul véritable inconvénient de cette mode semblait venir de ce que le crocodile, de temps en temps et sans relâcher son étreinte, bâillait en ouvrant une bouche démesurée, pleine de dents, qu'il refermait brusquement, avec un bruit sec assez

déplaisant. Sans compter qu'à chaque bâillement toute la personne de Mme Longo était secouée de soubresauts : un vrai tremblement de terre. Était-ce la faim ? Ou bien l'ennui, simplement ? Il eût été facile d'ailleurs de remédier à cet inconvénient en mettant à la bête une muselière, comme on fait avec les chiens. Il est vrai que l'animal eût alors perdu en beauté.

Une heure avait passé et Mme Curto, qui se piquait de savoir-vivre, se leva pour prendre congé. Elle aurait bien aimé demander à Mme Longo quelques renseignements sur le crocodile, mais elle n'en eut pas le courage. L'hôtesse, portant toujours sur son dos l'énorme reptile dont un bon demi-mètre de queue traînait sur ses talons, la précéda majestueusement dans le corridor, et là, Mme Curto ne résista pas à une tentation bien pardonnable : se penchant un peu, elle toucha de la main le dos du monstre. Elle aurait préféré qu'on ne vît pas son geste, mais hélas elle trébucha sur la maudite queue et tomba de tout son long, le nez enfoui dans les écailles. Elle demeura ainsi quelques instants, suffoquée par la puanteur acide et marécageuse qui se dégageait de l'animal.

– Attention, conseilla Mme Longo sans se retourner, on ne voit pas très clair dans ce corridor.

Elles se saluèrent dans le vestibule. La femme de chambre, toujours flanquée de son crocodile, ouvrit la porte. Mme Longo ne pria pas Mme Curto de revenir la voir et celle-ci, en s'en allant, ne put s'empêcher d'attribuer sa froideur au manque d'élégance de sa toilette. « Ah mais ! se dit-elle en marchant d'un pas ferme jusqu'à l'arrêt de l'autobus, si mon mari réussit à obtenir une augmentation, j'aurai moi aussi un beau crocodile... Et alors, on verra ce qu'on verra, ma chère madame Longo... »



## TOMMASO LANDOLFI

Châtelain de Pico Farnese, village de la Ciociaria (région entre Rome et Naples), où il est né en 1908. A beaucoup voyagé, connaît les principales langues européennes (on lui doit de splendides traductions de Gogol et de Novalis), vit en général entre Florence et Rome, cache un esprit très lucide et admirablement meublé, une délicatesse profonde et honnête d'elle-même, une angoisse très sérieuse, sous l'écorce mythique d'un personnage nocturne aux habitudes mystérieuses et fatales. Notre choix se porte sur ses deux livres les plus importants, *Dialogo dei massimi sistemi* et *La Spada* (deuxième édition augmentée du *Mar delle blatte*), lesquels ont été respectivement suivis de *La Pietra lunare* et des *Due zitelle*. Poe, Hoffmann, Pétrus Borel, quelques Russes, Kafka, comptent parmi les ancêtres les plus immédiats des hantises, des bizarreries, des imaginations saugrenues, des symboles psychanalytiques qui abondent sur la page très surveillée de Landolfi. Quoique sa carrière future soit par définition imprévisible, Landolfi est l'une des figures les plus séduisantes, les plus élégantes et en tout cas les moins provinciales de la jeune littérature italienne.

*Note de l'éditeur:*

Landolfi est mort à Rome en 1979. Ses principales œuvres traduites en français sont :

*La Pierre de lune*, Gallimard, 1957.

*La Femme de Gogol et autres récits*, Gallimard, 1969.

*La Muette*, Gallimard, 1970.

*La Jeune Fille et le Fugitif*, Gallimard, 1979.

*La nuit doit tomber, L'Âge d'homme*, 1982.

*Un amour de notre temps*, Gallimard, 1984.

*Les Labrènes*, Climats, 1989.

*La Bière du pêcheur*, Desjonquères, 1989.

## SEMAINE DE SOLEIL

15 octobre (automne) – Ces journées de soleil reviennent avec une insistance intolérable ; de petites vapeurs bleuâtres se dissolvent là-haut dans le ciel et dès les premières lueurs de l'aube l'air devient profond, insondable, puis aveuglant ; les feuilles repliées des orangers elles-mêmes brillent, éblouissantes, sous l'ardeur accablante des rayons solaires. Alors, que peut-on attendre de moi ? Je vous le demande. Que puis-je faire, moi ?

J'ai donné l'ordre de tailler les deux cyprès et le noyer ; ils sont encore petits et si on les laisse s'épuiser, si leurs forces s'échappent par les jeunes pousses et les branches latérales, leur croissance risque fort d'être arrêtée. Le chat, à mes yeux, a toujours été le plus divertissant des animaux ; j'en attribue la raison au fait que, malgré sa taille minuscule, il veut faire croire par ses attitudes, sa conduite et sa suprême indifférence, qu'il est le roi de la Création. Pour la raison inverse ou, si l'on veut, pour la même raison, le petit noyer devrait aussi me divertir puisque tout petit il atteint déjà une hauteur de cinq à six mètres. Pourtant je n'éprouve rien de semblable à son égard, je dirai même qu'il m'ennuie plutôt : il prend trop au sérieux sa vie de géant, il reste froid dans ses proportions respectables et, tout compte fait, je le trouve vain, inutile.

En attendant, et tandis que je parlais de la taille avec le jardinier, une femme à la fenêtre d'une maison en face s'est

mis dans la tête de me raconter une histoire interminable ; une histoire obscure, pitoyable. Elle était en train de planter du basilic dans une caisse et, tout en enfonçant le petit pieu dans la terre, elle me parlait des mauvais traitements de son mari. Cependant, disait-elle, car je ne devais pas l'ignorer, elle lui avait apporté une petite dot ; elle continuait à disposer ses plantons... Je comprenais bien ; mais que diable avait-elle voulu dire, ensuite, en écrasant de ses doigts la terre autour des petites plantes ? Pourquoi tant de mystères ? Si elle avait quelque chose à me dire, à moi personnellement, que ne le faisait-elle avec plus de simplicité ? Cette femme avait-elle peur de moi ? La monotonie de ce récit repoussant m'irrita plus que je ne saurais le dire et je rentrai dans la maison.

16 octobre (à l'aube) – Récapitulons, en procédant avec ordre, le peu que nous savons sur les traditions familiales et sur les documents concernant le Dissipateur.

À l'encontre des autres ancêtres qui tous s'étaient appliqués à veiller sur la prospérité de la famille et à la faire briller d'un certain éclat, le Dissipateur, deux siècles auparavant, avait gaspillé, semble-t-il, une grande partie de son patrimoine et laissé ses enfants dans une situation difficile ; ceux-ci avaient eu beaucoup de peine, plus tard, à remettre les choses en ordre. Il laissait un souvenir assez peu édifiant, sous la forme d'une note (un cri du cœur) écrite de la main d'un de ses fils (le Dur) dans la marge d'un vieux livre de comptes. Cette note nous renseigne sur sa conduite. Cela d'ailleurs augmente ma sympathie à l'égard du père. Une fois, paraît-il, sur la place de F\*\*\* pleine de monde, s'étant cru ridiculisé par les facéties du cheval de grand prix qu'il montait, il avait extrait de sa fonte un pistolet – probablement en argent niellé – et tué l'animal d'un coup de feu dans l'oreille, sans mettre pied à terre. Je ne crois pas, cependant, que des fanfaronnades de ce genre eussent suffi à compromettre une fortune à l'époque

considérable et l'obscurité la plus totale règne, en définitive, sur les circonstances et les causes de la dissipation dont il se rendit coupable.

Par quelles voies tous ces biens et tout cet argent s'en sont-ils allés? C'est simple et voici ma théorie: le Dissipateur, estimant les temps désastreux et ses possessions fort menacées, aura liquidé la plus grande partie de sa fortune et caché le reste avec d'autres trésors dans un lieu connu de lui seul; enlevé par une mort subite il n'aura pas eu le temps de révéler la cachette à ses fils. Cela, à vrai dire, ne justifierait pas son surnom de Dissipateur, mais qu'y faire? Je conclus de tout cela qu'un trésor se trouve caché dans ma maison.

Sans doute, mais c'est justement là que surgissent les difficultés: comment dois-je m'y prendre et par où commencer les recherches dans une vieille maison de trente-quatre pièces avec cour et jardin? Je suis fort embarrassé. J'ai demandé conseil au gardien, il a ri, gêné; j'ai demandé des explications au coffre sur l'escalier, il doit se rappeler bien des choses, il prétend ne rien savoir: il est certainement retombé en enfance. J'ai pénétré dans la salle, en haut, les chaises se sont précipitées à ma rencontre, joyeusement, et m'ont léché les mains. Je les ai caressées, les pauvres, comment seraient-elles au courant de mes ennuis? Pour finir, j'ai pris une décision: je me renseignerai auprès du Dissipateur lui-même; on a beau parler du respect dû aux ancêtres, cette question est en vérité trop importante! D'ailleurs, ils avaient promis de venir un soir.

17 octobre – J'ai pris à mon service la fillette de dix ans qui servait d'aide à ma gouvernante infirme; je l'ai engagée, comme on dit, «au petit bonheur». Sa mère, très pauvre, a été heureuse de me la donner, c'est une bouche de moins à affamer, elle l'a vite oubliée. La fillette est désormais en mon pouvoir. J'ai l'intention de faire d'elle une petite servante vive et accorte.

Depuis un certain temps j'en suis amoureux ; il paraît incroyable qu'à son âge ses seins soient déjà formés ; ses cheveux sont comme de l'étope et au coin de la bouche elle a un grain de beauté avec une minuscule touffe de poils ; elle est petite et mince, mince avec un air souffreteux ; seuls ses mollets sont un peu forts. Moi, je ne vois rien d'autre. Lorsqu'elle apparaît sur le seuil d'une porte à contre-jour, la lumière passe au travers de sa robe légère et me la montre presque nue ; ses jambes s'allongent démesurément et la cambrure en est accentuée sans pitié. C'est à cause de tout cela que je me réfugie si souvent au grenier pour pleurer près de l'œil-de-bœuf, au soleil : « Petite fille aux longues jambes, au petit ventre proéminent, aux épaules étroites ! » Eh oui ! Mais c'est là justement que naissent les difficultés : comment lui expliquer mon amour, comment peut-on courtiser « ça » ? D'autant plus qu'elle a un air de grande sagesse et une grande peur de moi. Ici, tout le monde a plus ou moins peur de moi. Je la suis souvent, j'ignore pourquoi, ni ce que j'espère. Je ne sais par où commencer, je ne sais que faire et cela me tourmente beaucoup. Bref, aujourd'hui je l'ai suivie à son insu ; j'ai gravi derrière elle l'escalier qui conduit aux mansardes ; c'était à l'heure où généralement je me repose l'après-midi, elle se croyait délivrée de ma présence. Elle s'est engagée dans le long corridor en se tortillant légèrement et s'est dirigée vers le grenier, celui précisément où je pleure souvent à cause d'elle. Je ne saurais dire vraiment pourquoi, en cet instant, un fol espoir s'est emparé de moi. Elle a fait halte au sommet de l'escalier dont le bois est lisse et poli, elle a relevé sa robe et s'est assise sur la marche supérieure ; elle devait être assise sur sa chair « nue ». Caché derrière une porte entrebâillée je l'apercevais par une petite fente entre le battant et le mur... Elle a étendu les jambes et s'est démenée pour arriver à prendre son élan et glisser jusqu'à la marche inférieure. Sa course folle l'a entraînée jusqu'au bas de l'escalier, vite,

toujours plus vite... elle semblait ne plus pouvoir s'arrêter... La dernière marche atteinte, elle s'est levée, est remontée et a recommencé; à chaque reprise ses chairs râpaient sourdement le bois. Je n'étais pas très sûr d'avoir bien compris le sens de ce message, ou plutôt de cet aveu, je n'avais plus confiance en moi et, bondissant de ma cachette, je me suis écrié en m'efforçant de donner à ma voix une intonation caressante, malgré mon agitation: « Oh chère petite, recommence! » La fillette se voyant découverte a pris peur, elle s'est mise à pleurnicher en se cachant le visage de son coude. « Mais recommence donc! »: mes supplications sont demeurées vaines. Elle a éclaté en sanglots bruyants et abondants et a fait mine de s'enfuir; j'ai dû la pousser dans un coin et me mettre en colère, j'ai perdu la tête: « Recommence, je n'ai pas bien compris, recommence, chère petite! » et je criais avec tout ce que j'avais de souffle dans la gorge; effrayée par la violence de mes cris, elle tremblait et pliait les genoux. Je n'ai pas pu obtenir qu'elle recommence et mon ignorance demeure, une ignorance pleine d'épouvante; impossible, vraiment, d'en tirer quelque chose.

Le chien aussi a peur de moi: aussitôt qu'il me voit, il reste interdit et pâlit comme la vache devant le bâton du boucher; il s'assied sur son derrière, jette son corps en arrière, lève la tête en découvrant les dents et me regarde de travers, puis il tourne son museau de droite et de gauche et se met à gémir faiblement comme si je me préparais à le cingler de coups de fouet, ou comme si je lui présentais un plat de nourriture dégoûtante, les pattes écartelées et tendues. Ensuite il baisse la tête et demeure attentif en me regardant en dessous avec une expression d'horreur telle que je n'en ai jamais vu sur aucun visage. Il suffit d'un rien pour que je le mette hors de lui, fou de terreur: un seul mot murmuré, par exemple « vanneau », et le voilà qui détale pour se cacher au fond de sa niche où il se roule dans la paille en me tournant le dos, sans toutefois

cesser de me regarder en se dévissant le cou ; et moi qui l'ai suivi jusque-là, je me dresse sur la pointe des pieds, je lève les bras en laissant pendre mes mains et je chuchote d'une voix caverneuse : «Vanneau!» Alors, ne sachant plus que faire et ne pouvant fuir, il se met à trembler atrocement. Et il est au mieux avec le mimosa et avec la façade de la maison, ah oui, il est au mieux ! Surtout avec la façade où il se vautre toute la journée, jambes écartées, ventre au soleil ; mais dès que, du jardin, je le regarde droit dans les yeux, il pâlit. Que diable lui ai-je fait à cet imbécile de chien, pour qu'il ait à ce point peur de moi ? J'ai écrit à Elle et j'ai supplié le soleil, les larmes aux yeux, de me laisser tranquille, parce que je n'en puis plus. Ou bien de s'expliquer plus clairement ; à vrai dire, je comprends bien ce qu'il voudrait, mais comment le ferais-je ? C'est absolument impossible.

18 octobre – Les ancêtres sont venus ; quatre seulement, mais le Dissipateur était du nombre. Cela s'est passé plus simplement que je ne l'aurais cru. De nuit, dans ce sacré village, et tout particulièrement dans cette maison isolée, le silence est si complet qu'on entendrait croître l'herbe ; un silence qui bruit et se glisse rapidement en effleurant les coins, furtif comme une souris grise ; je jurerais qu'il a peur, lui aussi, et si un jour je l'attrape, il aura affaire à moi. J'étais donc absolument seul, la fillette dormait à l'étage au-dessus, je me promenais dans la cuisine, toutes portes closes, d'un air indifférent ; je me proposais, si je le pouvais, de prendre le silence à l'improviste : la cuisine est sa tanière de prédilection. Je feignais de m'occuper d'autre chose et je parlais tout seul. Le chien, sur le banc, ne me quittait pas des yeux un seul instant ; le chat, sur le fourneau, les pupilles dilatées, hérissait un peu son poil chaque fois que je passais devant lui. «Voyons un peu s'ils viennent, disais-je, voyons un peu s'ils tiennent parole.» À cet instant un bruit étrange s'est fait

entendre, venant de la salle contiguë à la cuisine ; un bruit semblable au grondement d'un trombone essoufflé ou au gargouillement sourd d'un liquide qu'on avale. « Ce sont certainement les ancêtres », me dis-je, et mon sang se glaça dans mes veines. Je prêtai l'oreille sans faire un mouvement et j'entendis le gargouillement se transformer progressivement en un chant morne, bas, ininterrompu et rythmé par une respiration haletante rappelant un peu celle des choristes d'opéra lorsqu'ils ourdissent un complot : « 7 d'épées<sup>1</sup> », sifflaient quelques voix masculines dont la sonorité augmentait graduellement. Un grand air héroïque mit fin au chant ; les paroles étaient toujours les mêmes et le thème fut ensuite repris par le chœur et accompagné de vigoureux coups de sifflet. « De toute manière, il faut que j'aie voir », me dis-je lorsque mon trouble se fut apaisé. Je me précipitai vers la porte de communication. Je ne réussissais pas à l'ouvrir : j'avais l'impression que quelqu'un, de l'autre côté, la tirait à lui. Je bondis en arrière et vis soudain que le battant tournait lentement sur ses gonds. Une vieille femme, aux formes imposantes, parée de soies et de dentelles à l'ancienne mode, se dressa dans l'encadrement ; son grand nez aquilin rejoignait presque son menton.

– Il fut un temps où les portes s'ouvraient « toutes » en dedans, fit-elle observer froidement en me toisant avec un dégoût manifeste.

– Qui êtes-vous ? m'enquis-je, très agité.

– Mais... la Reine de la Vaisselle, répondit-elle, surprise, en portant à son nez un mouchoir de batiste imprégné d'un parfum pénétrant.

Puis elle ajouta :

– J'étais souillon dans cette cuisine-ci lorsque le Porc, votre trisaïeul, m'épousa.

1. Une des couleurs des cartes usitées en Italie, et correspondant à notre *pique*, les autres étant *deniers*, *coupes*, *bâtons* (N.d.É.).

Sans se préoccuper de ma mine déconcertée elle abandonna soudain ses airs de duchesse offensée et courba les épaules, rapetissant ainsi sensiblement sa haute taille ; ses joues se colorèrent vaguement, elle me prit par le bras, me dévisagea avec une grande bienveillance et me dit en bredouillant comme si elle avait la bouche pleine :

– Il est là avec le Dur et le Dissipateur. Venez, ils vous attendent, ajouta-t-elle confidentiellement.

Elle me précéda dans la salle, et ses pieds sous les plis de sa jupe se mouvaient avec une telle rapidité qu'elle avait l'air de glisser sur le plancher.

Dans la grande salle toutes les lumières étaient allumées, mais dans la salle à manger la table seule était éclairée par une lampe qui en occupait le centre. Autour de cette table étaient assis trois hommes vêtus, autant qu'on en pouvait juger, de costumes étranges ; leurs têtes étaient dans l'ombre et leurs mains, posées sur le tapis rouge, paraissaient énormes dans le reflet de la lampe. Chacun d'eux avait devant lui un paquet de cartes à jouer ; un quatrième paquet, préparé à mon intention, m'attendait à la place libre qui m'était destinée. Je découvris, en m'asseyant, trois visages indifférents dont l'un seulement me regarda un instant en louchant. Leur maintien semblait exprimer une sorte d'attente fastidieuse comme si, peu de temps auparavant, j'avais dû m'absenter inopinément, les obligeant à suspendre la partie jusqu'à mon retour.

– On a déjà distribué les cartes, cela ne vous fait rien ? demanda la Reine de la Vaisselle.

Nous prîmes les cartes.

– Abattez, grommela mon partenaire en abattant un 7 de deniers.

– Ah non, pour rien au monde ! fit soudain celui qui devait jouer, un des adversaires.

– Et pourquoi, de grâce ?

– Parce qu'ils ont les couleurs des citrons et du soleil, qui me rappellent trop vos dissipations.

– Ou votre avarice. En tout cas, mon fils, riposta le premier avec fermeté, je jouerai les deniers, quoi qu'il en coûte.

– À votre aise, mais vous vous en repentirez.

L'autre dut se résigner mais il s'agita sur sa chaise, incapable de cacher son ressentiment. Ainsi donc mon partenaire était le Dissipateur, cet autre le Dur et le troisième, par conséquent, le Porc. Il était d'ailleurs facilement reconnaissable (mon regard s'habituaît peu à peu à l'obscurité) à ses yeux épouvantés et surtout à ses lèvres qui avançaient à l'instar d'un groin. Le Dissipateur avait, ce qui m'étonna, un air hargneux et mélancolique et un certain laisser-aller dans sa tenue vestimentaire ; ce qui ressemblait à une longue veste de chasseur pouvait bien avoir été, en son temps, une robe de magistrat. L'attitude du Dur, au contraire, était enjouée et aimable ; elle l'était même au-delà de toute description. La carnation de ses joues, ses minces sourcils, à l'opposé de ceux, touffus, du Dissipateur, le satin de son gilet, très XVIII<sup>e</sup> siècle, le grand soin qu'il prenait de sa perruque, l'ajustant à tout instant d'un geste de ses mains soignées, confirmaient mon impression.

Je compris que mon partenaire devait avoir de bonnes raisons pour jouer les deniers ; son insistance, sans doute, devait me mettre sur la voie en ce qui concernait la cachette du trésor. Le Dur prit avec l'as et fit encore une levée en annonçant, sardonique : « Je joue ma plus longue couleur et j'abats. » Le Dissipateur prit à son tour avec le 3, au grand dépit de ses adversaires : « Ohé ! » fit-il pour attirer mon attention, en clignant de l'œil sans abandonner son air courroucé ; il déposa ensuite délicatement le 5 de coupe sur le tapis en murmurant « Répondez avec la meilleure » et dit : « Alonzanfà » ; pour moi, ce fut clair, il s'agissait bien du point H.

– Tout cela est bien inutile, déclara alors le Dur avec une

amabilité hypocrite. Je l'ai trouvé, le trésor, et je l'ai dilapidé avec la Madone de la Paille lorsque...

– Ne faites pas attention à lui, interrompit le Dissipateur, furieux.

La partie se prolongeait indéfiniment, mais bien avant la fin je savais à quoi m'en tenir : « Le trésor est au point H protégé par un crochet. » À un moment donné la Reine de la Vaisselle, qui avait continué à tricoter à côté du Porc, fit entendre une série de vocalises discordantes qu'elle accompagna en gesticulant des deux mains, les faisant courir sur les touches d'un clavier imaginaire ; les yeux révoltés, elle se démenait de la façon la plus grotesque. Elle se calma d'elle-même.

– Ne vous occupez pas d'elle, me dit le Dissipateur en l'excusant. Elle sent l'approche du soleil. On a le temps, ma vieille !

J'avais pourtant cru entendre le chant du coq.

À la fin de la partie un véritable charivari éclata dont plus que tout autre je fis les frais. Ce fut le Dur qui commença en se tournant poliment vers le Porc :

– Du moment que je jouais ma plus longue couleur, vous deviez vous en tenir à votre 29, il me semble.

Le Porc, qui n'avait jamais fait de levée ni prononcé un mot, se dressa d'un bond, monta sur une chaise et se mit à se gratter l'abdomen. Ensuite, avec des gestes d'une rapidité inouïe, il écarta les bras, posa l'une après l'autre ses mains sur ses fesses, leva une main ouverte, traça dans les airs une ligne sinueuse et brailla un « ah ah ah » sans rire ; après cela, il tendit les mains, les paumes tournées vers l'extérieur, les appliqua deux ou trois fois sur sa poitrine, s'assena un vigoureux coup de poing sur la tête et termina en faisant la mimique des oreilles d'âne, ou de lièvre, si vous préférez.

– Vous vous trompez, répliqua avec courtoisie le Dur, le 2 de coupe était bon.

La mimique du Porc était d'autant plus ridicule qu'il

portait une longue cape et n'avait pas abandonné son air stupéfait; on apercevait, sous sa perruque, les cheveux gris qui garnissaient ses tempes. Mais je n'avais guère le temps de m'amuser.

– Par tous les diables de l'enfer, que signifie «alonzanfà»? grogna le Dissipateur en se tournant vers moi. Cela signifie: «faites toutes vos levées», voilà ce que cela signifie. Au jeu, vous êtes un vrai animal! Nous avons raté le grand chelem.

Il dit d'autres choses encore que je n'ai pas bien comprises, d'autant plus qu'à la fin nous nous étions mis à parler et à crier tous à la fois; ou plutôt, ils criaient tous en me regardant, tous sauf le Porc, lequel, en revanche, m'avait passé ses horribles démangeaisons de l'abdomen.

– Où est la bague que j'ai léguée à la Vénitienne Ennuyeuse? hurlait la Reine de la Vaisselle.

– Il n'y a pas de trésor, il n'y a pas de trésor! répétait sans arrêt, sur un ton d'ailleurs aimable, le Dur.

– Le 3 d'épées! vociférait le Dissipateur comme un dément.

– La bague, la bague, mon âme!

Et la vieille se rapprochait de moi d'un air enjôleur.

Quant à moi je ne faisais que répéter:

– Je ne veux pas épouser cette femme!

Mais la vieille, s'éloignant d'un bond, retira brusquement ses vêtements, exposant à mes yeux horrifiés un pantalon garni d'un volant d'une longueur invraisemblable, et s'installa sur mes genoux. Ses os pointus pénétraient dans mes chairs; j'étais profondément dégoûté.

Leur exaltation fut heureusement détournée par l'étrange prurit que le Porc avait communiqué à tout le monde. Ce fut le Dissipateur qui en ressentit le premier les symptômes: il se grattait le cou tout en continuant à crier, mais le ton de sa voix baissait, devenait plus supportable à mesure que les démangeaisons se faisaient plus violentes; ses mains descendaient à son épaule; ce fut ensuite le tour du Porc: il se